

Intervention du 29 septembre 2022, journée « Quand culture et justice se rencontrent »

Quand, artiste, on intervient en milieu pénitentiaire, les premières fois, avant qu'une forme d'habitude ne vienne banaliser notre rapport aux autres, notre désir d'art est décuplé, le désir que l'art soit partagé est décuplé, le désir d'un art qui réparerait, qui soignerait, qui *libèrerait*, est décuplé, et, quand on dort, ce désir surgit parfois, décuplé, dans le rêve d'un art qui sauverait, et souvent, ce rêve se trouve tout près de cet autre rêve-cauchemar d'un procès de Kafka, d'une culpabilité insolvable et du jugement éternel d'une société de juges. Bref, on est agité quand on intervient en milieu pénitentiaire, on se pose plein de questions, et c'est bien.

Et puis on rencontre des gens qui travaillent dans le secteur. Ils, elles nous font intervenir parce qu'ils, elles travaillent dans le secteur. Et on se rend compte, parfois tardivement, tant sont collants nos narcissismes, qu'ils, elles se sont posés et continuent à se poser plein de questions.

Et puis, si on mélange les temps et que les temps d'intervention en prison ou dans des lieux « sous main de justice », si ces temps-là deviennent aussi premiers que les précédents, et si les rencontres avec les gens dedans, avec celles et ceux qui font l'âme du lieu, une âme qui serait une âme bien particulière, entièrement focalisée sur un autre lieu, une utopie, préférable à la prison, et si on se rend compte qu'eux aussi, elles aussi auraient à introduire une telle journée de pleins de questions à partager vraiment, alors on se rend compte qu'on était très peu de chose tout seul, toute seule avec nos questions domiciliées – dans le théâtre, dans la littérature, dans le monde judiciaire, dans le monde social...

On se rend compte que tout commence quand on se rencontre, que nous avons vraiment beaucoup de questions à partager, des questions communes mais aussi, et c'est peut-être les plus intéressantes, de ces questions *de l'autre*, de celles auxquelles on n'avait pas du tout pensé ou qu'on avait pensé, à tort, dangereuses pour nous<sup>1</sup>.

Quand les mondes de la justice et les mondes de l'art se rencontrent, ça devient un territoire, un espace vaste et plein de recoins, de niches, de chemins qui ne mènent nulle part, et de luttes aussi, des luttes honnêtes, plus honnêtes que la guerre : car dans ces rencontres, on ne se bat pas pour soumettre l'autre mais pour découvrir, toujours et encore, la place vitale qu'il a en vous.

Alors que vous êtes dans la sale guerre dès lors que vous voulez absolument arriver à vos fins et que vous avez peur des fins autres que les vôtres.

Par exemple, les artistes peuvent avoir peur pour leur art, quand on leur dit que ça doit absolument servir à quelque chose, et que même, si on les invite c'est pour ça, et pas pour autre chose, ça, ça peut leur faire peur. Et les travailleurs, travailleuses dans la justice peuvent avoir peur, parfois, de ces

---

<sup>1</sup> Il se trouve qu'hier a été publiée une lettre ouverte à Elisabeth Borne, signée par près de 700 personnalités. A l'instar de bien des pays, comme l'Allemagne, comme les Etats-Unis, celle-ci demande, au nom de l'égalité des droits et de la réinsertion, notamment, que l'accès à Internet soit autorisé aux détenu.e.s. Il est difficile, ici, de ne pas entendre une voix, des voix qui essaient de se faire entendre, politiquement. Et si, ici, on s'efforce de rester dans le sujet, et surtout de ne pas surfer sur l'actualité et sur l'écume de nos préoccupations, on y reste, je crois, dans ce sujet, en posant la question suivante : est-ce qu'aujourd'hui un projet artistique – qu'il s'agisse de théâtre, d'atelier d'écriture, d'art contemporain, de cinéma, etc. – est-ce qu'un projet artistique partant du sujet d'Internet dans les prisons – serait soutenu, aurait une chance de voir le jour comme action culturelle dans un établissement pénitentiaire ? la question apparaîtra sans doute dangereuse, « sensible », alors qu'elle s'inscrit dans une logique relationnelle qu'on appelle de tous nos vœux, entre art et justice.

artistes qui vont vouloir se faire du beurre, de la reconnaissance sur leur dos et sur le dos des gens qui font leur peine, des gens qu'ils, elles, travailleurs et travailleuses dans la justice, ont décidé d'accompagner dans leur peine. Cette décision, d'accompagner les gens dans leur peine, ce n'est pas rien. Parce que nous sommes dans un univers où quand vous jetez quelque chose, ce quelque chose revient, de toute façon, sous une forme ou sous une autre, et alors, l'idée, déjà bien ancienne, c'est de se rendre sensible aux changements, aux transformations de tout ce qui fait cet univers dans lequel votre vie s'inscrit. Les prisons ne sont pas faites pour nous débarrasser d'une mauvaise violence. Ils sont dans cet esprit, les gens qui accompagnent les peines, même ceux et celles engoncés.e.s dans la *punition*, dans l'esprit infantile de la *punition*, engoncés.e.s dans la violence contre la violence. Ils accompagnent la peine, ils l'accompagnent mal, selon ceux et celles qui veulent se rendre sensible aux transformations, mais ils l'accompagnent. La question pénitentiaire se trouve de plain-pied dans une écologie de la pensée qui aurait surmonté d'un cran les pensées-pulsions de la peur.

Ces considérations sont bien trop générales, j'en ai peur, et cependant lorsqu'un ami, après un spectacle vous parle d'un ciel étoilé de tout repos, goûté seul tout en se trouvant en compagnie, et qu'il le compare au moment que vous êtes en train de vivre tous les deux, tard le soir, autour d'un verre de vin et d'un morceau de fromage, le lien entre univers et localité humaine privée se fait tout seul. L'écologie poétique de nos existences est comme prouvée.

C'est peut-être pareil ici.

On a besoin de se rencontrer, on a besoin d'entrer en relation réelle, comme aujourd'hui, par exemple.

Et comment, aujourd'hui, introduire correctement ce temps de relation ? peut-être en parlant d'un livre, du livre de Maggie Nelson, de son dernier livre traduit, *De la liberté, quatre chants sur le soin et la contrainte* (Editions du Sous-sol, janvier 2022). D'ailleurs ce serait rudement préférable de l'écouter, elle, je crois, pour introduire à une telle journée. Mais bon, ce serait plus cher.

Maggie Nelson est une universitaire, une philosophe, une poétesse, une féministe américaine, de la trempe de Judith Butler, Donna Haraway et de toute une génération de penseuses qui contribuent à faire ce dont on a besoin aujourd'hui : renouveler la pensée et la politique. Et son livre s'intéresse, sous l'angle de la question de la liberté, aux champs de l'art, du sexe, de la drogue, et du futur, et il noue sa question de la liberté à celles du soin et de la contrainte.

C'est un livre qui ne professe rien, ne monologue sur rien : c'est un livre-banquet dans lequel le lecteur, la lectrice est invité.e à la première place, avec plein de questions dérangeantes, sincères. J'en suis seulement à la fin du premier chapitre, sur l'art, et c'est important de vous en parler ici dès maintenant, c'est important que la lecture du livre ne soit pas terminée, qu'elle ne fasse que commencer, comme notre conversation d'aujourd'hui. On a besoin de rencontres qui vous tombent dessus, comme des événements, au sens non morbide, vous tombent dessus, de bons et beaux événements – Maggie Nelson a une vraie relation avec les livres, avec les personnes, avec les idées qu'elle rencontre, avec nous qui la lisons.

Par exemple, lorsqu'elle parle de l'esthétique du soin, de cette question, qui nous vient d'outre-Atlantique, du « care », voilà ce qu'elle dit, après avoir salué les auteurs et autrices du care :

« Pourquoi, me suis-je demandé, compte tenu de mon intérêt pour ces questions, ma réaction initiale à l'idée d'une « esthétique du soin » qui aille au-delà de l'affinité déclarée de certains artistes

a-t-elle été de penser : *Berk* ? (Elle parle d'une conférence qu'on lui a proposé de faire sur ce sujet, et qui a été finalement annulée.)

En y réfléchissant, je me suis rendue compte que (...) je n'ai jamais attendu de l'art qu'il me reconforte ou qu'il prenne soin de moi, en tout cas pas directement. Au contraire, j'ai souvent eu l'impression que le fait que l'art ne se soucie *pas* de moi est précisément ce qui me donne envie de m'en préoccuper. Certes, je me suis déjà sentie émue et nourrie par des œuvres d'art animées par un désir de soin, et je me suis moi-même parfois sentie animée d'un même désir (quoique celui-ci me semble le plus souvent suspect). Mais l'indifférence de l'art quant à mon bien-être ou mon salut m'a souvent paru ouvrir sur des formes de liberté et de subsistance foncièrement différentes de celles de la politique, de la thérapie, ou de l'aide à la personne. »

Et elle cite un peu plus loin Jacques Rancière (elle fait partie de ces Américaines très empreintes de la philosophie française des Derrida, Deleuze, Rancière et compagnie). Elle cite l'idée, libertaire, selon laquelle personne n'est propriétaire du sens qui circule entre artiste et spectateur.

L'idée de Maggie Nelson est sans doute inconfortable à souhait. Et pour cela, elle pourrait introduire à ce que nous avons envie de faire, entre art et justice, entre nos belles et bonnes intentions, à nous toustes, de part et d'autre du mur entre nos mondes, et le dialogue, vrai, sincère que nous avons envie d'avoir et qui, lui, ne connaît pas de murs, ou bien les franchit à coups de *murmures*.

Création et réception sont toutes deux disponibles pour une créativité inattendue. Et dès lors toute idée de *médiation* s'insère dans ce qu'on pourrait appeler une relation des créativités.

Mais place aux contenus, aux expériences artistiques en prison et place au dialogue concret des vécus et des visions que nous procurent ces expériences.

Le 29 septembre 2022, Philippe Ripoll